



HAL
open science

Renoncer pour partir, partir pour renoncer ? La dimension exilique des migrations autonomes

Constance de Gourcy

► **To cite this version:**

Constance de Gourcy. Renoncer pour partir, partir pour renoncer ? La dimension exilique des migrations autonomes. M.J. Domestici-Met et Nuselovici A., (dirs). Mobilités contemporaines : de l'exil à l'expatriation, 2019, 978-2-7314-1137-9. hal-02182930

HAL Id: hal-02182930

<https://hal.science/hal-02182930>

Submitted on 13 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Renoncer pour partir, partir pour renoncer ?

La dimension exilique des migrations autonomes

Constance De Gourcy

Aix Marseille Univ, LAMES, Aix-en-Provence, France.

Chercheure affiliée à l'Institut Convergences Migrations

Nombre de travaux sur l'exil l'associent au déracinement, à la perte, à la nostalgie¹ qu'entretient l'impossible retour sur des lieux fondateurs. Plus discrètes, moins médiatisées, sont les situations d'exil vécues sur les lieux mêmes du chez-soi, des lieux à partir desquels se pose la question du vers où aller. L'exil dont il sera question dans cette contribution ne concerne qu'une infime part de la communauté des exilés laquelle comprend la part toujours plus nombreuse de celles et ceux qui tentent de rejoindre l'Europe ou l'Amérique – la Méditerranée étant l'une des plus grandes fractures de la planète avec la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis² – sans parvenir à leur destination du fait des barrières et des murs érigés aux frontières ou encore parce que la mort tragique les empêche de réaliser leur dessein. S'intéresser aux migrant.e.s qui quittent volontairement leur pays natal invite à considérer une expérience moins traitée de l'exil, une expérience qui touche des personnes solidement établies dans un territoire. Pour autant, migrer volontairement – si l'on admet que cette catégorisation puisse être signifiante pour ces exilé.e.s – ne revient pas à induire que les migrant.e.s se déplacent dans un espace du libre-choix, que les lieux où ils se fixeront sont dissociés de la géographie intime qui forme leur volume mental³ et que les contraintes n'entraveront à aucun moment le déroulement de leur parcours. À l'inverse, il s'agit de questionner ce qui se joue dans ces migrations contemporaines⁴, en restituant la profondeur historique et mémorielle des espaces de vie et des choix de localisation dans la construction des parcours. C'est pourquoi, il convient de rendre compte de cette association entre migration autonome et exil, de comprendre pourquoi la mobilité voulue, assumée comme telle peut être une réponse à l'exil⁵ en même temps qu'elle le produit. Cet article se donne donc pour objectif d'explorer la relation complexe qui associe le vécu de l'exil aux lieux du chez-soi en essayant de cerner le projet migratoire⁶ sur lequel elle repose.

Pour étayer cette réflexion, nous nous basons sur un corpus d'entretiens approfondis menés auprès de migrant.e.s ayant quitté leur pays natal – Australie, Allemagne, Belgique, Suisse, Canada, Côte d'Ivoire – sans qu'ils y soient contraints car ils disposaient, sur place, dans la majorité des cas, de toutes les ressources et conditions – professionnelles, matérielles et autres – qui les autorisaient à rester. Recueillis à l'issue de leurs parcours dans trois villes du Sud de

¹ NOUSS, Alexis, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Paris, Ed. MSH, 2015, p. 11.

² WIHTOL DE WENDEN, Catherine, *Migrations. Une nouvelle donne*, Paris, Ed. MMSH, 2016, p. 21.

³ Soit l'aire géographique qu'un groupe parvient à embrasser par la pensée. MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, Quadrige, 1950.

⁴ Cette contribution s'intéresse aux effets du découplage entre territoire et appartenance, phénomène que l'on observe également dans les migrations diasporiques.

⁵ L'usage de ce terme renvoie ici à une posture qui consiste non pas seulement à décrire cette catégorie mais à la fabriquer. Cf. DUFOIX, Stéphane, « Diaspora and Nationalism », dans Guntram HERB et KAPLAN Dave (eds), *Nations and Nationalism. A Global Historical Overview*, ABC-Clio, 2008, vol. IV, p. 1363-1378.

⁶ Par l'usage du projet migratoire, je cherche à mettre en évidence les dimensions du projet autres qu'économique. L'enjeu cognitif est de s'affranchir des motifs habituellement mobilisés lorsqu'ils sont associés à la prise de distance et au passage des frontières.

la France Aix-en-Provence, Marseille, Montpellier⁷, leurs témoignages soulèvent la question de ce que signifie habiter l'exil.

Nous examinerons, dans une première partie, les ressorts de la migration « volontaire⁸ », autonome, en mettant en évidence la dimension du renoncement qui en est au principe. Dans une seconde partie, nous analyserons les effets de la dimension exilique dans son rapport à la migration volontaire/autonome. Nous verrons ainsi combien les territoires du chez-soi peuvent se laisser pénétrer par le vécu de l'exil jusqu'à produire des « exils inversés ».

1. Renoncement et autonomie

Il peut sembler paradoxal de souligner combien ces migrations autonomes s'accomplissent au prix de renoncements. Si le renoncement n'est pas la contrainte, les pratiques qui s'y rapportent attestent de ce que la migration volontaire nécessite pour se réaliser comme telle de s'affranchir des attaches qui relient l'individu au lieu qu'il va quitter. Par cet acte de renoncement dont l'anthropologue Louis Dumont, cité par Vincent Descombes⁹, a montré qu'il était une institution sociale en Inde, l'individu se place « hors du monde » tout en étant aussi dans un autre sens dans la société parce qu'il y évolue autrement, différemment. Appliqué au champ des migrations internationales, il apparaît que ce geste de dépossession et de détachement s'oppose à la perte et au manque car l'enjeu de ces migrations n'est pas, et ne peut être, le retour cette borne ou horizon – souvent mythifié – du parcours. Pourquoi ce schème du renoncement est-il si souvent mis en avant dans le cadre des migrations autonomes au point que le projet migratoire l'intègre, voire le revendique, dans son expression ?

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler que le terme « renoncement », originellement utilisé dans le domaine du droit, s'emploie également avec la valeur religieuse d'esprit d'abnégation visant à une plus grande pureté spirituelle¹⁰. Le renoncement exprime une attitude volontaire, un choix qui place les migrant.e.s dans une posture actancielle. Mais cette posture actancielle doit elle-même être réfléchie : faire valoir des renoncements signifie, dans cette perspective, s'affranchir d'une logique de l'acquis, se détacher volontairement de ce à quoi on tenait jusqu'alors, mettre un terme aux bénéfices supposés ou réels que procure par exemple la possession de biens. En ce sens, l'action de renoncer signifie se mettre en position d'avoir une prise sur le cours d'action située de son existence¹¹. Le mécanisme de la prise est en effet ce qui permet de donner corps à l'épreuve en faisant de celle-ci la condition de l'authenticité de l'acte réalisé. Citant un moine saxon du XII^e siècle, Edward Saïd souligne que l'indépendance et le détachement qui rendent l'Homme fort peuvent être atteints par le fait d'assumer ses attaches plutôt que de les rejeter¹². Le renoncement est donc une dimension structurante de l'expérience migratoire, ce qui lui confère la valeur d'un engagement. Qu'est-ce que renoncer

⁷ Ces personnes issues des classes moyennes intellectuelles ont été rencontrées notamment par le biais de structures associatives mais aussi grâce à la technique dite de boule de neige. Quarante-six entretiens ont été menés, souvent en plusieurs temps, en français et en anglais. Ils ont été analysés à partir de travaux proposant une approche linguistique de l'énonciation.

⁸ Dans le champ d'étude sur les migrations volontaires aussi appelées « life style settlement », la dimension volontaire ou autonome est souvent rabattue sur les conditions de possibilité du phénomène, en l'occurrence le critère économique qui sous-tend la possibilité de migrer. Leur mise en œuvre relèverait de populations aisées, souvent âgées, libres de leurs mouvements. Certes ces constats se vérifient mais ils ne disent pas le tout de ces migrations ni des ressorts fondamentaux qui les activent au-delà de ces catégories de population.

⁹ DESCOMBES Vincent, « Louis Dumont ou les outils de la tolérance », *Esprit*, n°253, 1999, p. 65-85.

¹⁰ REY, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016.

¹¹ BERTAUX, Daniel, « Les cours d'action située », Conférence, colloque *Le parcours en question*, Paris, Université Paris-Descartes, 2 février 2017.

¹² SAÏD, Edward, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 255.

dans le cas des formes autonomiques de la migration ? Les exemples ne manquent pas qui font de la dépossession assumée de biens et de la déprise par rapport à un mode de vie, les conditions d'un nécessaire détachement. Le projet s'éprouve en effet à l'aune des attaches, matérielles et sociales, qui sont laissées tandis que le renoncement instruit la migration comme un acte qui ouvre le devenir singulier des migrant.e.s et élargit leur « horizon d'attentes¹³ ». Parce qu'elle représente souvent l'aboutissement d'un cycle de vie et la matérialisation d'un ancrage, la maison, ce territoire par excellence du chez-soi, incarne particulièrement le type de bien auquel renonce le candidat à la migration : « *Moi, dans mon truc que j'ai laissé, c'était la maison* » témoignera Richard, quarante-huit ans, artisan installé à Marseille. « *La maison qui était le condensé de toute mon histoire. Construite à côté de ma mère, enfin bref voyez. (...) Ça donnait plus de poids au départ. Je dirais pas ce qu'il a fallu pour quitter. Par contre, ça m'a permis de mûrir encore plus ma décision pour partir. Parce que sans la maison j'aurais pu prendre le choix et... avec la maison c'est comme l'histoire des bonnes bouteilles de bons vins qu'il faut laisser mûrir, qu'il faut laisser vieillir. Eh ben d'avoir fait ma maison moi-même, ça a permis de faire mûrir plus longtemps la fermentation quoi. Et quand on choisit, on choisit vraiment quoi. Ce n'est pas choisir à moitié* ».

Si le renoncement participe de cette logique de détachement vis-à-vis de biens considérés comme des attaches à un lieu donné et des protections face à l'incertitude du devenir, il est aussi source de désaffiliation progressive à l'égard des entourages relationnels et souvent familiaux par l'incompréhension à laquelle s'expose le candidat au départ. On peut ainsi opposer un ordre de la sédentarité construit sur la prévision des étapes futures du cycle de vie au désordre qu'engendre la migration lorsqu'elle est volontairement mise en œuvre (sur le plan professionnel, relationnel mais aussi personnel). En termes weberiens, cette opposition traduit également le passage d'une éthique de la responsabilité à une éthique de la conviction¹⁴ : le défi que se lancent les migrant.e.s, l'obligation qui joue comme ressort de la migration recomposent l'« horizon d'attente » des individus selon des logiques d'action qui accordent à l'imprévu, au risque, au changement, aux rencontres une place dans la trame de leur existence.

2. L'autonomie dans l'expérience de l'exil

Ces pratiques de renoncement, si souvent documentées dans les récits de migrations autonomiques, peuvent-elles se comprendre comme un effet de l'expérience exilique¹⁵, cette expérience qui atteindrait la vie de ces établis ? Guillaume Le Blanc évoque une logique du renoncement au cours de laquelle renoncer et préserver ne s'excluraient pas, bien au contraire. La migration serait alors une issue au caractère invivable du pays natal mais en aucun cas elle ne serait une issue au pays d'origine lui-même¹⁶. Que cherchent-ils à préserver, ces migrant.e.s, en renonçant aux avantages, parfois longuement et difficilement acquis, de la sédentarisation ? Si le ressort de leurs migrations n'est ni la contrainte ni l'obligation – sinon morale celle dont on se dote à l'égard de soi-même –, il importe dès lors de saisir ce qui se joue dans ces parcours de mobilité en resituant ces lieux d'ancrage dans une géographie sociale et familiale des lieux de mémoire. La singularité des parcours révèle alors la densité d'une expérience qui trouve dans l'histoire longue des déplacements, quels qu'en soient les

¹³ KOSELLECK, Reinhart, *Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1991.

¹⁴ WEBER, Max, *Le savant et le politique. La science comme vocation et profession, la politique comme vocation et profession*, Paris, La Découverte, 2003.

¹⁵ NOUSS, Alexis, *op.cit.*, 2015.

¹⁶ LE BLANC, Guillaume, *Dedans, dehors. La condition d'étranger*, Paris, Seuil, 2010, p.68.

mobiles, les conditions de son accomplissement. Associer l'exil aux lieux d'inscription des migrant.e.s revient donc à orienter l'enquête sur la relativité des lieux dans la construction des parcours et à poser la question du sens du *chez-soi* dès lors qu'il se laisse pénétrer, désagréger, par les multiples dimensions de cette expérience.

Deux occurrences dessinant un arc expérientiel de l'exil nous permettront de considérer les apports de la distance consentie dans la construction de ces parcours migratoires.

Renoncer pour s'affranchir

La littérature offre de précieuses ressources cognitives pour documenter les ressorts de cette migration consentie qui se réalise sur le mode du renoncement. Elle constitue de ce point de vue un laboratoire¹⁷ pour explorer des mondes possibles, rendre compte des écarts et des différentiels et faire parler des expériences. On pense notamment à la figure célèbre de James Joyce, cet « exilé volontaire¹⁸ » qui privilégia la prise de distance au confort du chez-soi, la séparation au vivre ensemble pour, à travers son œuvre, conter son pays d'origine l'Irlande. Ici, l'exil est le creuset d'une expérience qui explore la limite comme source et ressource d'une présence au monde singulière, parfois inquiétante¹⁹, irréductible à la personne qui le vit.

Dans le corpus enquêté, l'exil se laisse saisir comme une quête d'affranchissement et d'émancipation. Avec ce mode d'engagement, la prise de distance n'est pas seulement géographique, elle est aussi sociale car elle se manifeste à l'égard du groupe d'inclusion vis-à-vis duquel sont pensées des formes de détachement. Si différentes modalités d'affranchissement s'immiscent au cœur du quotidien de ces migrant.e.s et peuvent se traduire par un sentiment d'exil, on mentionnera ici deux modes d'engagement dans la migration. En premier lieu, la volonté de se démarquer de la perspective d'une vie qui semble toute tracée, façonnée à l'image du destin social des parents et des prédécesseurs, ce qui constitue un puissant moteur de changement. Rester supposerait en effet demeurer, à partir de ce principe actif qui est le même, l'identique. Migrer revient alors à rompre avec des attachements, à consommer la rupture par rapport à des attentes familiales qui inscrivent la reproduction dans une logique de fatalité liée à ce maintien. La migration se réalise dès lors sur le mode de l'émancipation, elle témoigne d'une volonté d'ouverture par rapport à un horizon perçu comme restreint et un destin connu d'avance. Pour illustrer ce cheminement qui conduit à s'engager dans la migration, nous retiendrons le témoignage de Mika (artiste allemand, 30 ans au moment de l'entretien), pour qui le départ pour Marseille est venu interrompre l'ordonnancement réglé d'un devenir qui apparaissait sous la forme d'une trajectoire: « *Chez moi c'était tout tracé, attention à Biderfeld, dans le nord de l'Allemagne, j'étais marié avec la fille du boulanger et tu reprends la boulangerie de son père. C'est un peu ça, j'exagère mais...* ». Dans ce mouvement de départ, renoncer à satisfaire des attentes, permet de préserver la possibilité de se ménager une nouvelle chance, ailleurs.

En second lieu, l'affranchissement passe aussi par la volonté de fuir non pas un destin social connu d'avance, mais le poids d'un héritage encombrant. Ce qui pourrait être perçu comme une fuite renvoie sans doute davantage à la recherche de nouvelles coordonnées socio-spatiales pour penser les conditions de son existence. On retiendra, dans le corpus enquêté, que cet héritage concerne les migrant.e.s dont le sentiment d'exil a commencé à poindre à partir d'un questionnement sur les actions menées par leurs aïeux dans le contexte de la seconde guerre mondiale. Si l'exil est généré par le sentiment diffus d'une compromission

¹⁷ BARRERE, Anne, MARTUCCELLI, Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.

¹⁸ CIXIOUS, Hélène, *L'exil de James Joyce ou l'art du remplacement*, Paris, Grasset, 1969.

¹⁹ Notamment pour les établis qui trouvent parfois un motif d'interrogation sur les raisons de cette présence.

associée à l'histoire de leur pays, à la mémoire de leur famille jusqu'à troubler le sens du chez-soi, la migration mise en œuvre s'apparente à la recherche de la bonne distance : être suffisamment loin pour ne pas être englué dans cet héritage encombrant, sans être trop loin non plus du pays natal.

Considérons à présent le témoignage de Stéphanie (39 ans, éducatrice), originaire de Suisse, installée durablement à Marseille au moment de l'entretien. Celle-ci a quitté son pays natal en raison du non-dit concernant l'histoire de sa famille ; ce non-dit parental l'a poussée à vivre ailleurs, dans des lieux qui n'étaient pas chargés de cette mémoire douloureuse : « *Moi ce qui m'a fait bouger c'est le fait de ne pas trouver les réponses que j'ai cherchées au sein même de la famille quoi. Je crois que ce qui fait bouger c'est le silence qui m'a fait bouger. Le silence qui fait bouger. Voilà ce qui m'a fait bouger, c'est le silence. Le non-dit face aux questions que je me suis posées. Le non-dit qui appelle le fait que je suis allée chercher des réponses. Moi j'avais envie de chercher des réponses à des questions que je posais, auxquelles personne ne voulait répondre.* Le silence, les secrets ou le non-dit révèlent une problématique plus générale de l'insu ou de l'insu²⁰. En effet, ce qui n'est pas dit ou transmis témoigne bien souvent du poids des compromissions ou de ce qui va paraître comme telle aux yeux des migrant.e.s. Partir permet alors de rompre avec ces silences mémoriels en reconstruisant ailleurs ce qu'il n'est pas possible de faire dans le pays natal.

Ainsi, l'exil volontaire ne se donne pas sous la forme d'une quête d'altérité ou de recherche d'un exotisme qui serait le lot de privilégiés. S'il est consenti, c'est avant tout pour échapper aux coordonnées d'une existence inscrite dans un cadre spatial trop étroit, limitatif, porté par des logiques de transmission – d'un destin, d'une histoire – dont cherchent à s'émanciper ces candidats au départ. Quitter le pays d'origine invite alors à souligner la relativité du chez-soi, sa fragilité quand il se laisse pénétrer par des logiques de négation ou de limitation de soi. Inscrit dans un parcours, il reste cependant la condition d'un (re)déploiement vers d'autres ailleurs.

Renoncer pour (se) connaître

Quelle est la temporalité de l'exil ? Comme la condition diasporique qui se dilue avec le temps, le vécu de l'exil finit par s'effacer des mémoires, la socialisation du pays d'installation l'emportant sur la référence au pays d'origine. Aussi, la littérature, cette scène fictive qui permet notamment de lier des événements disjoints afin de les rendre signifiants, est-elle une source précieuse pour documenter, là encore, la formation d'« exils inversés » et l'écho sourd de cette mémoire des lieux qui affleure dans la mise en récit des parcours migratoires. Sans doute ce surgissement de l'« origine » dans le vécu contemporain tient-il au travail de l'histoire collective sur les mémoires individuelles et à la volonté d'effacer les ruptures de la migration en retournant sur des lieux d'où sont partis les ancêtres. Il se sédimente désormais dans le cadre de ce que l'on appelle le tourisme des racines dont témoigne cette quête contemporaine de l'origine.

Si la figure de James Joyce nous a paru significative de ce geste d'affranchissement et d'émancipation par rapport à des territoires qui limitent les possibilités d'existence, celle de Nancy Huston illustrera cette autre modalité de pénétration de l'exil dans le chez-soi. Vivant son exil à Paris comme « superficiel, capricieux, individualiste..., mais [il n'en est] pas moins

²⁰ Dans le corpus enquêté, ces silences qui poussent à migrer dans une logique d'affranchissement concernent des cas de compromission dans le contexte allemand et plus largement le rejet d'agissements émanant de membres familiaux.

réel, et de plus en plus réel à mesure que le temps passe²¹ », elle analyse tout au long de sa correspondance avec l'écrivaine Leila Sebbar, née en Algérie vivant à Paris, les effets de ce départ consenti qui s'est précisé, la première fois, à Boston, dans un café – le French Café – un lieu qui compose des références à des ancrages différents. C'est dans un tel lieu où se lisent des indices empiriques d'une référence qui deviendra déterminante dans la suite de son parcours que s'amorce, par le vecteur de l'imaginaire, sa carrière d'exilée. L'« exil inversé », autre étape marquante dans sa carrière, se réalise à l'occasion d'un voyage en Irlande, pays d'où sont partis ses ancêtres. C'est en quittant son pays natal qu'elle peut rétablir des liens d'identification avec ce pays où elle n'a pourtant jamais vécu : « *Me croiras-tu ? Il me semblait qu'en sillonnant la côte ouest de l'Irlande, infiniment plus qu'en retournant au Canada, j'étais rentré chez moi. Par quel atavisme ce paysage lunaire, rocheux, venteux et embruiné, avec ses falaises et ses tourbières, ses maisons en pierre aux toits de chaume, ses landes couvertes de trèfle et de bruyère, a-t-il pu m'apparaître comme mien ?*²² ». Comme le souligne Vanessa Massoni da Rocha dans son analyse des enjeux de la mémoire chez cette auteure, « ce sont les yeux de la distance qui ont forgé une mémoire du pays natal²³ » et c'est à partir de ce regard que le pays de l'origine se révèle comme tel. S'inscrire dans une histoire généalogique, lui permet ainsi de surmonter par-delà l'exil, les distances, spatiales et temporelles même si s'observe en contrepartie une dilution du sens donné au « chez-moi » que l'on peut aussi interpréter comme un déplacement de cet ancrage affectif.

S'il est un point commun que partagent les migrant.e.s rencontré.e.s avec cette figure littéraire, c'est sans doute de se mettre en quête d'un savoir concernant leur passé migratoire familial²⁴. Ces migrant.e.s qui décident de quitter leur pays pour aller vers un inconnu familial ont également en commun l'idée diffuse de la contingence du chez-soi, par-delà les paramètres sécurisants et réconfortants que leur procure le pays natal. Ainsi, l'exil n'est-il pas tant le lieu – pays, ville – qu'ils découvriront et où ils se rendront pour la première fois en touriste que l'espace vécu qui apparaît désormais comme un point de fixation parmi d'autres dans la longue histoire des déplacements. Ce qui s'éprouve dans la conscience de cet exil que nous qualifierons d'inversé, c'est le caractère toujours relatif de l'origine dès lors qu'elle se laisse saisir dans un parcours de mobilité.

À la différence de la précédente logique de départ qui mettait en évidence la dimension d'affranchissement, ces migrant.e.s s'engagent dans cette quête d'ailleurs moins en raison de l'insatisfaction ressentie, de la volonté de changer de cadre d'existence ou encore de s'extraire d'une vie trop « étroite » que parce qu'ils s'inscrivent dans une logique de réparation d'un acte – le retour – auquel aspiraient leurs aïeux et qu'ils n'ont pu réaliser de leur vivant. C'est le mécanisme de la dette par rapport à cet héritage différé qui semble ici opératoire pour comprendre la formation de cet exil.

Le témoignage de Sergio (32 ans, artisan, écrivain), originaire de Côte d'Ivoire où sa famille est installée depuis cinq générations illustre ce processus de transmission d'un lieu originel qui s'est cristallisé comme tel pour les descendants. Ainsi, la motivation du retour en France, pays dont il a la nationalité mais où il n'a jamais vécu est-elle associée à cette volonté de mettre en œuvre – de façon différée – la dernière étape d'un projet migratoire qui n'a pu être

²¹ HUSTON Nancy, SEBBAR Leyla, *Lettres parisiennes ; Autopsie de l'exil*, Paris, Ed. J'ai lu/Bernard Barrault, 1986, p. 22.

²² HUSTON Nancy, SEBBAR Leyla, *op.cit.*

²³ MASSONI DA ROCHA, Vanessa, « Les enjeux de la mémoire du pays natal chez Nancy Huston », *Études canadiennes / Canadian Studies*, n°74, 2013, p. 51-58.

²⁴ DE GOURCY, Constance, « Revenir sur les lieux de l'origine : de la quête des « racines » aux épreuves du retour » *Ethnologie française*, XL, 2, 2010, p. 349-356.

réalisée, tout en gardant la possibilité de revenir vivre un jour au pays natal. C'est à Marseille qu'il a choisi de s'installer en raison de la proximité culturelle que la ville partage, à ses yeux, avec son pays natal : « *J'avais besoin de découvrir autre chose pour soupeser justement ce que ça pouvait représenter comme poids affectif pour moi le fait de quitter mon pays d'origine. Voilà aussi. C'est un petit peu de... ce proverbe de dire : on ne regrette vraiment les choses que quand on ne les a plus. Et bon ce n'est pas quelque chose que je n'ai plus, ce n'est pas irrémédiable, je retournerai en Côte d'Ivoire de toute manière mais c'est une façon de pouvoir apprécier concrètement qu'est-ce qui était positif là-bas et que je ne voyais pas forcément. Ou que je n'étais pas à même de pouvoir le voir.* » Ce départ consenti lui permet ainsi de se poser comme acteur de son histoire, de s'ancrer dans un parcours où rester est moins le résultat d'un mouvement contrarié que celui maîtrisé de décider de la temporalité de son ancrage : « *Quand on découvre je pense qu'on peut pas savoir si c'est temporaire ou si c'est durable. On part dans l'expectative de trouver quelque chose qui nous corresponde et à partir du moment où on l'a, on reste. Ou si on n'a pas trouvé on revient, on va voir plus loin ou on fait marche arrière.* »

Peut-on saisir l'expérience de l'exil comme un acte de transposition – voulu, recherché mais aussi parfois rendu nécessaire – d'un chez-soi associé au pays natal vers un autre pays avec lequel le lien n'est pas toujours de nationalité mais d'origine²⁵ ? On peut ainsi faire l'hypothèse que ce qui se manifeste dans ces quêtes d'un nouveau chez-soi, ne réside peut-être pas tant dans le fait de retrouver des origines ailleurs que d'éprouver, dans la familiarité de ces lieux, la possibilité de vivre l'altérité comme fondatrice de soi. Il s'agit ici de se déjouer des frontières, et des récits sur les origines pour se les approprier autrement en les subvertissant. Si ces exils ne disent pas le tout des situations d'exil, ils rappellent, dans le prolongement, de ce qu'écrivait James Clifford²⁶ que nous sommes tous en déplacement les uns par rapport aux autres même si les formes diffèrent. Ainsi, si le voyage est premier, l'exil serait alors le moyen d'en ressentir la nécessité, soit qu'elle s'impose, soit qu'elle advienne comme événement marquant dans la temporalité d'un groupe, et en résonance avec ces forces actives que constituent les déplacements antérieurement accomplis par le groupe familial. Passer de la situation d'exil à la condition d'exil revient alors à s'ouvrir à d'autres réalités, d'autres récits du rapport entre soi et les autres, éprouver de nouvelles manières de penser les appartenances et les origines par-delà les formes instituées de leur énonciation.

Pour autant, si la dimension mémorielle de ces héritages immatériels constitue certainement une part non négligeable des formes contemporaines de l'exil, elle est aussi méthodologiquement difficilement appréhendable comme telle en raison de la difficulté à l'énoncer²⁷.

Pour conclure

Afin de saisir le trouble qu'induit l'exil dans les inscriptions et les mises en récit de soi et comprendre comment il se forme, nous sommes partis des territoires du chez-soi, c'est-à-dire

²⁵ Nous entendons ici origine dans le sens développé par S. Dufoix qui le différencie du lien de nationalité. cf. DUFOIX, Stéphane, « Introduction : un pont par-dessus la porte. Extraterritorialisation et transétatisation des identifications nationales », dans DUFOIX Stéphane, et al., *Loin des yeux, près du cœur. Les Etats et leurs expatriés*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2010, p.16-57.

²⁶ CLIFFORD, James, *Routes, Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, 1997.

²⁷ Ainsi, le tourisme des racines, cette industrie qui s'est beaucoup développée dans le contexte de la mondialisation et a donné lieu à des services organisés dans un pays comme l'Irlande est-elle davantage assimilée à une pratique touristique qu'à une quête d'un revenir sur des lieux qui font sens dans le parcours des individus.

des lieux où se forge une « sécurité ontologique »²⁸ qui procure de la confiance dans le sentiment d'appartenance. Les témoignages rassemblés ici montrent en effet paradoxalement que c'est par-delà ce cadre affectif et sécurisant que se définit un nouveau chez-soi dans des espaces qui partagent comme caractéristique d'être à la fois perçus comme familiers et inconnus²⁹. Ne jamais avoir été sur ces lieux, les découvrir bien souvent par le biais d'un voyage touristique, n'est donc pas un obstacle au développement d'un sentiment d'appartenance, condition nécessaire au redéploiement dans l'ailleurs. Soulignons ici l'importance de cet acte fondamental qui est l'accueil, cette grande variable de l'histoire, qui favorise quand elle a lieu, l'arrêt et l'ancrage. Si ces parcours se laissent appréhender comme tels c'est donc en raison de l'hospitalité que ces migrant.e.s n'avaient pas ou qu'ils ne trouvaient plus dans le pays natal et à l'absence de référence au poids d'un passé douloureux. La dimension mémorielle des lieux de localisation est ainsi associée à un renouveau.

S'affranchir et se connaître, c'est bien à travers l'usage de formes pronominales que nous avons pu donner sens à cette quête personnelle qui questionne l'histoire et la mémoire dans son rapport à l'exil. Exil nécessaire pour (re)construire ailleurs ce qu'il n'est pas possible de faire dans le pays natal, exil ressenti quand les lieux de l'ailleurs rappellent aux migrant.e.s qu'ils sont le produit de déplacements multiples, géographiques mais aussi sociaux et culturels. Ces récits sont singuliers mais cette singularité, portée par des membres issus des classes moyennes intellectuelles, doit être resituée dans un contexte plus large lié aux mouvements de population qui se sont redéployés à l'échelle du monde depuis le XIX^e siècle.

Plus que jamais la mobilité, les migrations permettent de construire des repères et de donner sens au monde à partir d'une expérience positive de la frontière, celle qui permet de « faire corps³⁰ » ; on retrouve là une dimension fondamentale de l'expérience exilique que décrivent les écrivains qui ont fait de l'ailleurs leur poste d'observation. La construction de murs – physiques mais aussi liquides – est un phénomène contemporain qui a atteint une ampleur inégalée depuis le tournant du XXI^{ème} siècle³¹. La question se pose donc de savoir comment et à quelles conditions, peuvent se maintenir ces « exils inversés », dès lors que les migrations de plus en plus nombreuses, sont entravées, empêchées³² ou quand elles conduisent vers l'issue fatale de la mort. Ce sont bien les conditions de la mise en sens renouvelée du monde ainsi que les fondements politiques³³ du vivre ensemble qui sont ici posés.

Bibliographie

AUGE, Marc, *Où est passé l'avenir ?*, Paris, Seuil, 2011.

²⁸ GIDDENS, Anthony, *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity, 1990.

²⁹ Sur ce sujet, je me permets de renvoyer le lecteur à un ouvrage traitant de ces questions d'appartenance dans l'ailleurs. DE GOURCY, Constance, *L'autonomie dans la migration. Réflexion autour d'une énigme*, Préface de Michel Marié, Paris, L'Harmattan, 2005.

³⁰ DEBRAY, Régis, *Eloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p.61.

³¹ PARIZOT, Cédric, *Les murs en Méditerranée*, Anti-Atlas des frontières. En ligne :

<http://www.antiatlas.net/blog/2015/12/17/les-murs-en-mediterranee/>

³² Je pense notamment à ces déplacés internes vivant une situation d'exil inédite qui a comme caractéristique d'arracher au temps et à l'histoire les individus concernés. Comme le souligne Marc Augé, l'exil n'est pas essentiellement une notion territoriale. C'est une « perte d'identité qui passe par celle de la langue parfois, de la filiation souvent, de l'histoire toujours ». AUGE, Marc, *Où est passé l'avenir ?*, Paris, Seuil, 2011, p. 95.

³³ Par « politique », je me réfère ici à la définition d'Albert Ogien qui le définit comme « le résultat de l'obligation qui est fait de vivre en commun ». OGIEN, Albert, *L'esprit gestionnaire. Une analyse de l'air du temps*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1995, p. 21.

- BARRERE, Anne, MARTUCCELLI, Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.
- BERTAUX, Daniel, « Les cours d'action située », Conférence, colloque *Le parcours en question*, Paris, Université Paris-Descartes, 2 février 2017.
- CIXIOUS, Hélène, *L'exil de James Joyce ou l'art du remplacement*, Paris, Grasset, 1969.
- CLIFFORD, James, *Routes, Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, 1997.
- DEBRAY, Régis, *Eloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010.
- DE GOURCY, Constance, *L'autonomie dans la migration. Réflexion autour d'une énigme*, Préface de Michel Marié, Paris, L'Harmattan, 2005.
- DE GOURCY, Constance, « Revenir sur les lieux de l'origine : de la quête des « racines » aux épreuves du retour » *Ethnologie française*, XL, 2, 2010.
- DESCOMBES Vincent, « Louis Dumont ou les outils de la tolérance », *Esprit*, n°253, 1999.
- DUFOIX, Stéphane, « Diaspora and Nationalism », dans Guntram HERB et KAPLAN Dave (eds), *Nations and Nationalism. A Global Historical Overview*, ABC-Clio, 2008, vol. IV.
- DUFOIX, Stéphane, « Introduction : un pont par-dessus la porte. Extraterritorialisation et transétatisation des identifications nationales », dans DUFOIX Stéphane, et al., *Loin des yeux, près du cœur. Les Etats et leurs expatriés*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2010.
- GIDDENS, Anthony, *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity, 1990.
- HUSTON Nancy, SEBBAR Leyla, *Lettres parisiennes ; Autopsie de l'exil*, Paris, Ed. J'ai lu/Bernard Barrault, 1986.
- KOSELLECK, Reinhart, *Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1991.
- LE BLANC, Guillaume, *Dedans, dehors. La condition d'étranger*, Paris, Seuil, 2010.
- MASSONI DA ROCHA, Vanessa, « Les enjeux de la mémoire du pays natal chez Nancy Huston », *Études canadiennes / Canadian Studies*, n°74, 2013.
- MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, Quadrige, 1950.
- NOUSS, Alexis, *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*, Paris, Ed. MMSH, 2015
- OGIEN, Albert, *L'esprit gestionnaire. Une analyse de l'air du temps*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1995.
- PARIZOT, Cédric, Les murs en Méditerranée, Anti-Atlas des frontières. En ligne : <http://www.antiatlas.net/blog/2015/12/17/les-murs-en-meditteranee/>
- REY, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016.
- SAÏD, Edward, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Arles, Actes Sud, 2008.
- WEBER, Max, *Le savant et le politique. La science comme vocation et profession, la politique comme vocation et profession*, Paris, La Découverte, 2003.

WIHTOL DE WENDEN, Catherine, *Migrations. Une nouvelle donne*, Paris, Ed. MMSH, 2016.